



JACQUES
SAVOIE

UN VOYOU
EXEMPLAIRE

UNE ENQUÊTE
DE JÉRÔME MARCEAU

EXPRESSION
NOIRE

JACQUES
SAVOIE
UN VOYOU
EXEMPLAIRE

N'allez pas croire

Le témoignage de Jérôme Marceau devant la Commission Teasdale sur la nomination et l'éthique des juges avait marqué un tournant dans les audiences, qui s'étaient depuis un mois au palais de justice de Montréal. Jusque-là, l'étalage de privilèges, de passe-droits et de manquements à l'éthique de certains magistrats avait laissé le grand public indifférent. On n'était pas à une commission d'enquête près. Avant le témoignage de Jérôme sur les circonstances de l'assassinat du juge Adrien Rochette, abattu dans ce même palais de justice un an plus tôt, l'affaire n'intéressait personne, surtout pas la presse*. L'arrivée sous les projecteurs de l'enquêteur métissé du SPVM avait toutefois changé la donne, injectant un second souffle à ce nouvel exercice de déshabillage public. En dévoilant les grandes lignes du rapport qu'il avait déposé quelques mois plus tôt dans l'indifférence générale, il avait allumé des feux rouges. Ce document, dont les autorités et la magistrature connaissaient pourtant l'existence, faisait état de la double vie du juge Rochette, révélant qu'il entretenait une relation

* Voir *Cinq secondes*, Expression noire, 2012.

secrète avec Brigitte Leclerc, celle-là même qui l'avait tué en plein tribunal avant de retourner l'arme contre elle.

La prestation de Jérôme Marceau devant la Commission Teasdale avait fait fureur sur les réseaux sociaux. Deux heures seulement après le début de son témoignage, Twitter et Facebook tournaient à plein régime. On n'en avait que pour ce rapport que personne n'avait lu, mais dont Jérôme livrait les détails croustillants avec calme et précision. Il portait un veston sombre à rayures fines et ses deux mains, posées sur le bureau devant lui, ne bougeaient pas, même lorsqu'il élevait la voix. Les chaînes d'information continue, dont les caméras étaient en veille depuis un moment, avaient diffusé un condensé de son témoignage à l'heure du lunch en ce glacial vendredi de la fin de janvier. Après une pause prolongée, les audiences de la Commission Teasdale avaient repris en direct, faisant de Jérôme une vedette instantanée. Les choses s'étaient aussitôt corsées. Un avocat représentant la magistrature avait sauté dans la mêlée pour contre-interroger le témoin, bousculant les plans du procureur, qui n'avait pas du tout apprécié. Une guerre de procédures s'était engagée et, devant l'impasse qui s'annonçait, le commissaire Louis Teasdale s'était retiré pour délibérer, mais il n'était pas revenu et les travaux avaient été ajournés. La mort violente du juge Adrien Rochette venait brusquement de ressurgir dans l'actualité. Pourquoi le rapport Marceau – ainsi que la presse l'avait baptisé – avait-il été tenu secret si longtemps ? Que se cachait-il derrière ces révélations chocs ?

Le lundi suivant, second jour d'un témoignage qui ne devait en durer qu'un, Jérôme s'était tenu sur la défensive. La fin de semaine avait permis à ses détracteurs de fourbir leurs armes, si bien que les tirs nourris du procureur et de l'avocat représentant la magistrature avaient

fini par le déstabiliser. Pour ne pas être en reste, le commissaire lui avait aussi posé des questions, participant joyeusement à la mise en pièces de son rapport. Mitraillé de toutes parts, Jérôme avait finalement perdu pied en se fourvoyant dans la chronologie des événements. Il n'en fallait pas plus pour que les loups se déchaînent et que tous, d'une seule voix, tentent de le discréditer.

— L'enquêteur chef aux crimes majeurs serait-il en train de régler ses comptes avec la magistrature ? avait sournoisement demandé un des avocats, sans toutefois insister pour obtenir une réponse.

S'inquiétant de voir les travaux de sa commission dérapier, le juge Teasdale avait remercié l'enquêteur chef, dont la peau café au lait aurait pu laisser croire que la charge dont il avait fait l'objet avait des relents de racisme. Pour sauver les apparences, il avait ensuite invité Sonia Ruff, greffière et ancienne collaboratrice du juge Rochette, à témoigner. Cette femme au-dessus de tout soupçon aurait tôt fait de rectifier le tir. Elle était, aux yeux du commissaire, la personne la plus éclairée pour mettre en perspective la thèse du rapport Marceau.

Or, à la surprise générale, Sonia Ruff avait donné raison à Jérôme, confirmant que le juge Rochette avait fait miroiter la possibilité d'obtenir un pardon de la cour à Brigitte Leclerc pour ses erreurs de jeunesse en échange de faveurs sexuelles. Un pardon que le juge ne pouvait pas lui donner. Coup de théâtre spectaculaire : la greffière avait conclu que le juge Adrien Rochette, en pactisant avec Brigitte Leclerc, avait été l'artisan de son propre malheur.

Tout comme Jérôme avant elle, Sonia Ruff, dont le témoignage avait fait grand bruit sur les chaînes d'information continue, était passée de l'ombre à la lumière. Cette femme aux cheveux poivre et sel, aux épaules redressées devant l'adversité et aux yeux vifs avait frappé

fort ! Comme l'enquêteur chef aux crimes majeurs, elle s'était aussi attiré les foudres des avocats, toutes factions confondues. Contrairement à Jérôme cependant, elle avait résisté avec aplomb, les mettant les uns et les autres devant leurs contradictions. Lorsque Ruff avait quitté la salle d'audience, elle était devenue une vedette, remplaçant instantanément la précédente, ce qui n'avait pas déplu à Jérôme. Pendant que toutes les caméras étaient fixées sur elle, il s'était éclipsé pour aller au quartier général des homicides.

Les travaux de la Commission Teasdale ne s'étaient pas arrêtés pour autant. À la fin de la séance, on avait demandé à la greffière de revenir le lendemain afin que le commissaire lui pose ses dernières questions, ce qui en principe ne devait être qu'une formalité. La présence de Jérôme n'était pas requise, mais il avait tenu à y être par solidarité. Sonia Ruff lui avait sauvé la peau, après tout.

C'est donc avec plaisir qu'il la retrouva le mardi matin, dans un salon privé du palais de justice. Il la taquina d'emblée sur sa célébrité nouvellement acquise alors qu'elle buvait un café fumant du bout des lèvres. Dès la première fois qu'il avait vu cette femme, un an plus tôt, Jérôme l'avait aimée. Outre son charisme, il y avait chez elle un curieux mélange de candeur et de sensibilité. Il la regarda longuement sans rien dire pendant qu'elle buvait à petites gorgées. Dans ses yeux, dans sa façon de parler et même dans sa chevelure, qui laissait entrevoir l'âge de son âme, il y avait quelque chose d'irrésistible. Quelque chose qu'il n'avait jamais trouvé chez Jessica, cette ancienne indicatrice avec qui il formait un couple distant, sans véritable passion. Leur relation était davantage une habitude qu'un lien tangible. Il s'appêtait à faire un compliment à Sonia Ruff pour lui dire à quel point son témoignage l'avait touché lorsqu'il sentit vibrer

son oreillette. Son bras droit – sa nouvelle prothèse, en fait – remua de façon incontrôlée et Jérôme se rappela ce que lui avait dit le Dr Legault à ce sujet : au début, son bras serait comme un muscle involontaire, réagissant lorsqu’il ne le fallait pas et restant immobile alors qu’il serait préférable qu’il bouge. Jérôme glissa sa main gauche à l’intérieur de son veston et effleura l’interrupteur de son nouvel appareil.

— Marceau, j’écoute.

— Quartier général, sergent Sauriol. On signale une explosion dans un immeuble de la rue Saint-Jacques.

— Une banque ? demanda Jérôme en baissant les yeux.

— Je n’ai pas cette information pour l’instant. Lambert Grenier est en route. Je vous tiens informé.

— S’il vous plaît.

La conversation prit fin aussi abruptement qu’elle avait commencé. Jérôme releva les yeux.

— Ils ne peuvent plus se passer de toi ! fit Sonia Ruff en lui offrant un café qu’elle avait versé pendant qu’il parlait.

La tasse était à la portée de la nouvelle main du policier, qui ne savait pas encore comment prendre des objets. Il la saisit donc de sa main gauche et s’efforça de sourire. Le Dr Legault l’avait pourtant prévenu. Il faudrait du temps et, surtout, de la réadaptation. Beaucoup de réadaptation. Pour assujettir sa prothèse à l’interface qu’on lui avait implantée deux mois plus tôt, il devrait passer un nombre impressionnant d’heures dans une clinique spécialisée à répéter les mêmes gestes. Il fallait en quelque sorte programmer l’appendice afin de lui apprendre à donner une poignée de main, à saisir un contenant sans rien renverser ou encore à attraper un ballon. Pour que son bras réponde aux signaux envoyés par l’interface, il faudrait du temps, ce que Jérôme n’avait pas, et beaucoup de patience, ce qui était une denrée tout aussi rare chez

lui. Jusqu'à maintenant, il n'avait assisté qu'à une séance de rééducation et n'avait appris qu'une seule chose : comment glisser sa main droite dans sa poche avec un certain naturel. Un geste anodin en apparence, mais un changement significatif pour Jérôme, dont le bras atrophié, séquelle de la thalidomide, n'était pas assez long pour atteindre sa poche.

— Une explosion rue Saint-Jacques, dit-il en portant la tasse à ses lèvres.

La greffière fit comme si elle n'avait pas entendu. Une habitude sans doute acquise au cours des années passées auprès du juge Rochette. Une autre qualité qui la différenciait de Jessica. L'ancienne indic, devenue agente immobilière, l'aurait interrogé sur l'incident jusqu'à ce qu'il lui rappelle son devoir de réserve. Sonia Ruff revint plutôt sur l'audience de la veille, qui s'était interrompue lorsqu'elle avait demandé que des photocopies de l'agenda du juge et la demande de pardon de Brigitte Leclerc soient déposées en preuve devant la Commission. Rompue à la procédure judiciaire, la greffière était persuadée que les procureurs réclameraient un ajournement des travaux afin d'étudier ces documents et de déterminer s'il était pertinent de les porter au dossier. Le commissaire Teasdale, avait-elle deviné, mettrait un terme à son témoignage et la ferait revenir le lendemain pour la forme. Ensuite, il ne se passerait plus rien. C'était exactement ce qui était arrivé.

Jérôme regardait les lèvres pulpeuses de la femme, ne perdant pas un mot de ce qu'elle disait. Ses paroles étaient un doux susurrement, mêlant confidences et certitudes. Sonia Ruff connaissait les secrets de la magistrature, les stratégies juridiques les plus machiavéliques et les coups bas du métier. Elle avait tout vu depuis qu'elle travaillait au palais de justice. L'étalage au grand jour des

circonstances de la mort du juge Rochette était une ligne à ne pas franchir, ce que Jérôme et elle avaient pourtant fait. La greffière connaissait déjà la suite.

— Ils vont demander du temps, beaucoup de temps, pour tenter de noyer le poisson, prévint-elle en se versant un deuxième café.

Il était huit heures quarante-six lorsque Jérôme sentit de nouveau vibrer son oreillette. Il glissa la main dans son veston pour appuyer encore une fois sur l'interrupteur.

— Marceau, j'écoute.

— Quartier général, sergent Sauriol. L'explosion sur la rue Saint-Jacques a été causée par un colis piégé. C'est une banque. UFBC Exchange.

— Connais pas.

— Un mort. Lambert Grenier est déjà sur place. Il y aurait d'autres colis piégés. L'équipe a fait venir les artificiers

— J'arrive!

Jérôme interrompit la communication et regarda autour de lui. Il était toujours seul avec Sonia dans le petit salon. Quel dommage que ce moment privilégié ne puisse se poursuivre!

— Désolé, mais je dois partir.

— On reprendra ça une autre fois, dit Sonia Ruff en souriant.

Jérôme opta pour la sortie ouest du palais de justice, où un gardien de sécurité était posté. Les journalistes n'avaient pas le droit d'emprunter ce corridor. Glissant sa nouvelle main dans sa poche, il fit un signe de tête à l'agent en pressant le pas vers la sortie. Il pensa rejoindre Greg, son chauffeur, mais à quoi bon? Cinq secondes plus tard, il traversait le boulevard Saint-Laurent en parlant à Sauriol au téléphone:

— Elle s'appelle comment déjà, cette banque?

— UFBC Exchange. C'est au 220, rue Saint-Jacques.

L'air était glacé. Son veston à rayures fines ne pouvait rien contre un tel assaut, pas plus que ses souliers italiens, d'ailleurs. Comme la rue Saint-Jacques n'était qu'à deux coins de rue, il décida de marcher. Il avait reçu deux appels du quartier général en moins de vingt minutes. On avait parlé d'une explosion et d'un certain nombre de colis piégés, qui n'avaient sans doute pas explosé. Sauriol, le vigile, le lui aurait dit. Et, bien sûr, il y avait un mort.

Traversant la rue Saint-François-Xavier, Jérôme aperçut le véhicule de la police à cent mètres. Un ruban jaune avait déjà été installé, du côté nord de la rue, et les artificiers venaient d'arriver. Il y avait du va-et-vient et beaucoup d'énervement chez les quelques employés de la banque, rassemblés sur le trottoir d'en face. Tous regardaient la façade de l'immeuble avec effaement.

— Bert est au deuxième avec deux grosses gomes de la banque. Je lui dis que vous arrivez ? lui demanda l'agent qui l'accueillit au rez-de-chaussée de la UFBC Exchange.

Cette banque ne ressemblait en rien à celles que Jérôme connaissait. Pas de guichets, pas de comptoirs, pas de service à la clientèle. On aurait dit la très chic salle d'attente d'un chirurgien plastique. De grands miroirs sur les murs, des bouquets de fleurs sur des consoles aux pattes ouvragées et aux dorures grotesques. Quelques salons, des espaces vitrés pour recevoir les clients, un grand escalier en demi-cercle menant à l'étage, où se trouvaient les bureaux de la direction, composée de deux vice-présidents et d'un patron que l'on voyait rarement. C'est un de ces vice-présidents, un comptable de haut niveau, qui était la victime. Jérôme entendit son nom pour la première fois en montant le grand escalier.

— Fernand Gervais ! gueulait Lambert Grenier dans son téléphone portable.

Jérôme s'approcha de l'enquêteur, habituellement affecté aux crimes de gangs de rue, mais qui avait pris du galon en l'absence de Tom O'Leary, toujours en congé de maladie. Il le salua d'un signe de la tête :

— Ça se passe où ?

Bert mit la main sur l'appareil et résuma ses problèmes avec Nathalie Blum, la responsable des communications.

— Elle a la presse sur le dos. Le mouvement Occupy Wall Street aurait fait des menaces dernièrement. Ils avaient la banque dans leur mire. Il faudrait parler aux journalistes.

— Excellent ! La presse a trouvé le coupable. On rentre à la maison, ironisa Jérôme. Où est le cadavre ?

Lambert Grenier haussa les épaules, trouvant de toute évidence le commentaire insignifiant. Il indiqua la salle du fond et continua à discuter de la pertinence de faire un point de presse. Jérôme fila dans le corridor en regardant autour de lui. L'odeur de poudre lui serra la gorge dès qu'il entra dans la grande pièce, dont le sol était recouvert d'un épais tapis. Les trois techniciens qui s'agitaient autour du bureau de Fernand Gervais lui bloquaient partiellement la vue, mais il vit tout de même la victime, toujours assise dans un gros fauteuil en cuir qui avait été renversé lors de la déflagration. Après s'être identifié, Jérôme put s'avancer pour examiner le cadavre de plus près. La scène était saisissante. Fernand Gervais n'avait plus de visage. Il avait été soufflé par l'explosion, tout comme ses mains et ses avant-bras.

— *Rigor mortis.*

Jérôme se retourna. C'était Jean-Claude Zehrfuss qui avait prononcé ces mots. Il était appuyé contre le mur,

derrière la porte. Incapable de rester dans son laboratoire, le pathologiste était comme toujours accouru sur la scène de crime pour épier les techniciens, les reprendre à l'occasion, mais surtout pour tirer des conclusions préliminaires.

— *La rigor mortis* se caractérise par le raidissement des membres, souffla -il sur un ton professoral.

— Je sais, Zehrfuss. Je sais.

Le médecin insista, comme s'il n'avait pas entendu :

— Le phénomène se manifeste trois heures après la mort et disparaît sans laisser de traces après vingt-quatre à quarante-huit heures.

Zehrfuss consulta sa montre, redressa un à un l'index, le majeur et l'annulaire comme s'il comptait, puis bredouilla pour lui-même :

— Lorsque je suis arrivé, à huit heures quarante-cinq, les bras commençaient à raidir... Qu'est-ce que le vice-président de cette banque faisait dans son bureau à six heures moins quart ce matin ?

— Il lisait probablement son courrier, répondit Jérôme en lui tournant le dos.

Le policier avait répondu pour le faire taire, mais la question était tout de même pertinente. Jérôme s'éloigna de Zehrfuss, longea le mur du grand bureau et s'approcha suffisamment du cadavre pour constater que Fernand Gervais avait littéralement été pulvérisé. De la tête à la taille, il n'y avait plus qu'un cratère noir et oblong, une plaie calcinée. Cet homme ressemblait maintenant à un bronze grotesque, une sculpture que Giacometti aurait pu façonner.

— Comment je fais pour l'identifier ? demanda Zehrfuss en suivant l'enquêteur chef. Les empreintes, on n'en parle pas. Les dents non plus. Il ne reste rien !

— Qui d'autre veux-tu que ce soit ? fit Jérôme.

Une main appuyée sur le menton, un doigt sur ses lèvres, le pathologiste réflé hissait tout haut en regardant lui aussi le cadavre.

— Avant que tu arrives, j'ai parlé à sa secrétaire. C'était un homme parfait. Son malheur, en fait, c'est qu'il était matinal. Il arrivait toujours le premier, à sept heures.

Jérôme chercha son regard :

— Alors que faisait-il ici à six heures moins quart ?

— C'est ce que je voulais te faire remarquer.

Jérôme pensa qu'il en savait assez pour l'instant. Assez de la version du pathologiste, s'entend. Il quitta le bureau, où l'odeur de poudre lui levait de plus en plus le cœur. Il trouva Lambert Grenier dans une salle de conférences, où il menait l'interrogatoire des patrons de la banque avec deux jeunes enquêteurs, Gerry Ménard et Carl Brezinsky. Jérôme songea qu'il lui faudrait apprendre à prononcer le nom à consonance polonaise de ce Carl parce que celui-ci avait du talent, mais ce n'était pas le moment d'aller le lui demander. Le patron et l'autre vice-président de la banque, tous deux visés par des colis piégés similaires à celui qui avait coûté la vie à Fernand Gervais, étaient sous le choc. Bert posa une main sur l'épaule de Jérôme.

— Je fais les présentations.

Le ton avait quelque chose de mondain, parfaitement en accord avec cette salle douillette où l'on aurait pu se croire à un vernissage ou à un lancement. Les banquiers de la UFBC Exchange imposaient le respect même dans ces circonstances tragiques. Dans une mise en situation qui semblait préparée tellement elle était fluide et concise, P.J. Pullman, le patron, et Louis-Dominique Gignac, le second vice-président, remirent l'attentat en contexte. L'UFBC Exchange finan ait depuis quelque

temps l'exploitation et le développement d'une mine d'or, de cuivre et de nickel dans la forêt brésilienne. Les militants d'Occupy Wall Street, qui s'opposaient à cette initiative, avaient fait parler d'eux ces dernières semaines. Dénonçant toute forme de développement dans cette forêt protégée, ils avaient pris l'UFBC pour cible et manifesté à plusieurs reprises devant l'immeuble de la rue Saint-Jacques. Deux fois au cours du dernier mois, les patrons de la banque, dont Fernand Gervais, avaient reçu des lettres haineuses et avaient été l'objet de menaces. P.J. Pullman montra à Jérôme les lettres en question tandis que son collègue précisait :

— Lisez ceci, vous verrez que les allusions sont assez claires. On parle de vengeance. Il n'est question que de cela. Et ces gens sont au square Victoria, à trois coins de rue d'ici !

Lambert Grenier opinait de la tête en regardant gravement Louis-Dominique Gignac, alors que Pullman pointait du doigt certains passages de ces lettres, qui n'étaient toutefois pas signées. Nulle part on ne lisait les mots « Occupy Wall Street », mais qu'à cela ne tienne, le ton accusateur de ces missives semblait être, aux yeux des deux patrons du moins, la signature du crime.

— Qu'est-ce qu'on sait de Fernand Gervais ? demanda Jérôme avec un certain détachement.

Les deux banquiers s'offusquèrent, comme s'il venait de commettre un crime de lèse-majesté. La réponse vint sans la moindre hésitation, de Pullman d'abord puis de Gignac, qui répéta essentiellement la même chose que son patron mais en d'autres mots. Gervais était un comptable très apprécié, un homme droit et d'une loyauté sans faille. Son décès représentait une perte considérable pour l'UFBC Exchange. À les entendre, on aurait été tenté de croire qu'il était irremplaçable. Le concert d'éloges

se serait poursuivi un moment encore si Jérôme n'avait levé la main en esquissant un sourire.

— Ça va. C'est bon.

Pullman et Gignac étaient incontestablement émus. Ils venaient de perdre un collègue qu'ils appréciaient, qu'ils admiraient et qui leur avait sauvé la vie en se présentant le premier à la banque ce matin-là. Comme tous les autres matins de sa vie, d'ailleurs. Encore une fois, Jérôme sentit la main de Bert sur son épaule. Les deux enquêteurs s'éloignèrent de la table de conférence, alors que Ménard et son collègue, dont Jérôme n'arrivait pas à prononcer le nom, reprenaient leur interrogatoire.

— J'ai envoyé un agent double rôder au square Victoria. Les militants ne parlent que de ça, il paraît. Pour eux, ce n'est pas un attentat, c'est une victoire.

Jérôme ferma brièvement les yeux. La croix et la bannière. Voilà les mots qui lui vinrent à l'esprit. Travailler avec Lambert Grenier sur cette affaire serait un calvaire. Tom O'Leary, son fidèle second, toujours en arrêt de travail à la suite d'une fusillade qui avait failli lui coûter la vie, lui manquait cruellement tout à coup. Quant à la fiancée de ce dernier, Isabelle Blanchet, dont Jérôme ne pouvait plus se passer malgré ses méthodes parfois contestables, elle avait pris congé pour s'occuper de lui. L'Irlandais avait survécu à une balle perdue qui s'était logée à quelques millimètres seulement de sa moelle épinière*. Il avait depuis retrouvé la forme et souhaitait reprendre du service, mais à deux reprises il avait échoué à l'examen de tir. Or, la réussite de ce test était une condition essentielle à son retour. On avait pourtant dispensé Jérôme de cette obligation lorsqu'il lui était arrivé à peu près la même chose. Il faut dire qu'en revenant il avait repris la direction des homicides.

* Voir *Le Fils emprunté*, Expression noire, 2013.

— Si tu es d'accord, on va faire une rafle chez les militants.

— Tu crois qu'ils sont capables de faire ça ? objecta mollement Jérôme. Un colis piégé, ça demande une certaine expertise.

— C'est une bande d'intellos frustrés ! Il y a plus d'universitaires au mètre carré au square Victoria qu'à l'université McGill. Et, en général, ils savent lire. Il suffit d'aller sur Internet pour apprendre à fabriquer ce genre d'engin.

— Et tu penses à quoi ?

— On embarque les plus grandes gueules et on les fait parler. Habituellement, les faux jetons commencent à se pointer du doigt au bout d'une heure.

Pourquoi pas ? pensa Jérôme. Il pourrait réfléchir un peu pendant que cette rafle occuperait Grenier. Il ne connaissait rien aux banques et encore moins à la UFBC Exchange, une banque privée s'il avait bien compris, bien différente de celles faisant affaire avec le grand public. Quelqu'un devrait lui expliquer la différence, mais ce n'était ni le moment ni l'endroit pour le faire. Il était sans aucun doute préférable de savoir pourquoi on leur en voulait d'avoir financé cette mine d'or, de cuivre et de nickel au fin fond du Brésil. Pullman avait insisté pour dire qu'il y avait un lien. Mais lequel exactement ? Blanchet aurait été la personne toute désignée pour lui monter un dossier et lui dresser un portrait de la victime, Fernand Gervais. Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Était-il mort uniquement parce qu'il était matinal ? Autant de questions qui méritaient des réponses.

— J'ai aussi deux indices qui traînent au square Victoria.

— En plus de l'agent double ? s'étonna Jérôme.

— Ils m'envoient des textos depuis une heure, précisa Bert. Je te dis, c'est la fête là-bas ! Tout le monde se

félicite du bon coup. Un banquier de moins sur la terre et un pas de plus pour sauver la forêt amazonienne!

Lambert Grenier était champion toutes catégories en matière d'indicateurs. Il en avait partout en ville. À lui seul, il grugeait les trois quarts du budget consacré à cette sale activité pourtant nécessaire. Ce qui était le cas ce matin-là. Si un agent double et deux indics confi- maient d'une seule voix que la mort de Fernand Gervais était considérée comme une victoire, peut-être valait-il la peine de se pencher sur la question.

— Vas-y! Embarques-en quelques-uns et fais-les parler, l'encouragea Jérôme. On verra bien.

Bert était content. Tout se passait comme il le souhaitait. Il était déjà bien en selle dans cette affaire, qui n'était pourtant pas son rayon. Depuis la mise au rancart d'O'Leary, il n'y avait plus de plates-bandes, plus de chasse gardée dans le service. Quand il arrivait quelque chose, le premier arrivé héritait généralement de l'enquête.

Jérôme arpena les couloirs de la banque en pensant à tout ce qui se passait en ce moment aux homicides. À commencer par le déménagement imminent du quartier général. Après avoir fait bande à part pendant des années, l'escouade était en voie de s'installer dans les bureaux du SPVM. Une partie des effectifs était déjà rendue dans la rue Saint-Urbain, à la maison mère du Service de police de la Ville de Montréal, et le reste de l'équipe, dont Jérôme, s'apprêtait à la rejoindre. L'enquêteur chef serait le dernier à quitter le navire, avait-on décidé en haut lieu. Entre-temps, le vénérable local de la rue Notre-Dame avait des allures de souk. Ainsi, en raison de ce déménagement et des audiences de la Commission Teasdale, qui l'avaient accaparé et mis sur la sellette, le mois de janvier était l'un des plus houleux qu'il ait connus. Et cette

nouvelle enquête, qui s'annonçait déjà délicate, ne faisait rien pour arranger les choses.

Jérôme quitta discrètement l'UFBC Exchange, passa sous le ruban délimitant la scène de crime et regagna les homicides à pied par ce temps polaire. Il était toujours aussi mal habillé pour affronter le froid, mais ça lui était égal. Il fuyait la banque comme un voleur, se dit-il, comme il avait fui le bureau du notaire Fillion deux semaines plus tôt. La succession de sa mère, décédée l'année précédente, traînait en longueur et n'avait cessé de le surprendre depuis que le notaire lui avait lu le testament. Jérôme avait fait la plus étonnante des découvertes dans le coffre de sûreté de sa mère, à la banque. Le jour où son fils était né, à l'automne 1961, Florence avait reçu de ses parents, à titre d'héritage pour cet enfant né hors des liens du mariage, une enveloppe contenant des actions boursières. Un affront aux yeux de sa mère. Sans ouvrir l'enveloppe, elle l'avait déposée dans un coffre de sûreté et n'y avait plus songé jusqu'à sa mort. Or, les cinquante actions privilégiées de la General Motors émises en 1960 valaient maintenant plus d'un million de dollars. Avec l'assurance vie, une somme déjà considérable, le compte d'épargne et le condo sur la Rive-Sud dont sa mère était propriétaire, cela faisait un joli pactole. Lorsque le notaire s'était mis à parler de finances de placements et d'impact fiscal, Jérôme lui avait demandé un temps de réflexion et s'était éclipsé comme il venait de le faire en quittant l'UFBC Exchange. Il n'en avait même pas parlé à Jessica, qui faisait des affaires d'or en vendant des condos de luxe dans les grandes tours du centre-ville. Jamais de sa vie il ne s'était intéressé à l'argent.

Si Florence l'avait vu dehors en veston à moins vingt degrés, sa main droite nonchalamment glissée dans sa poche, elle lui aurait fait une de ces scènes ! Mais elle

n'était plus là et il pouvait claquer des dents sans avoir à s'expliquer. Lorsque Jérôme arriva devant les portes du vieil immeuble de la rue Notre-Dame, le froid avait tellement fouetté ses neurones qu'une décision s'était imposée à lui sans qu'il ait vraiment eu à y réfléchir. Aussi longtemps que Lambert Grenier voudrait s'occuper de cette affaire, il lui laisserait le champ libre. Jérôme s'y retrouvait à peine dans ses propres finances jamais il n'oserait mettre le nez dans celles d'une banque ! Il aurait l'air d'un imposteur. Non, il suivrait plutôt cette enquête de loin.

Prenant une grande inspiration devant les lourdes portes du quartier général de la rue Notre-Dame, il se félicita de cette sage décision et passa à l'intérieur. Techniquement, l'affectation des enquêteurs se ferait à partir des anciens bureaux jusqu'à la fin c'est-à-dire jusqu'au vendredi de cette semaine-là. Cette façon de faire, dictée par le brigadier général Richard Lemieux, s'apparentait davantage aux coutumes maritimes – le capitaine étant le dernier à quitter le navire – qu'aux mœurs de la police, mais Jérôme n'en avait pas fait de cas. L'objectif était de ne rien oublier derrière et, pour cela, Martine était la femme de la situation. Vêtue de son éternel tailleur gris, elle allait et venait dans le local à moitié vide, classant méthodiquement les dossiers et vérifiant le contenu des prochaines boîtes à déménager. Lorsqu'elle aperçut Jérôme, elle lui lança, autoritaire :

— Qu'est-ce qu'on fait des ordinateurs d'O'Leary et de Blanchet ? Elle n'est pas blessée, elle, à ce que je sache ! Est-ce que ce serait trop lui demander de venir les chercher ?

Jérôme soupçonnait Blanchet de faire la grève par solidarité. Comme son amoureux avait échoué à l'examen de tir, ce qui avait repoussé une nouvelle fois son retour

au travail, elle avait décidé de prolonger elle aussi son congé. Jérôme s'était bien gardé de réagir, mais ce petit jeu ne pourrait pas durer éternellement. Pendant que Martine remplissait les dernières boîtes, il s'enferma dans son bureau et plongea dans le *briefing book*, où il n'était question, là aussi, que de déménagement.

Il était convaincu d'avoir érigé une barrière entre lui et l'attentat de la banque, mais le cadavre de Fernand Gervais revint tout de même le hanter. Il pensa à la chair calcinée, au cratère oblong et à la description de la victime faite par P.J. Pullman et Louis-Dominique Gignac. Le banquier assassiné était un homme loyal, un homme apprécié, avaient dit ses deux collègues d'un même élan. Son seul défaut était d'être matinal, ce qui l'avait tué. Et les coupables semblaient être les militants d'Occupy Wall Street. C'était trop facile.

Penché au-dessus de son bureau, Jérôme chercha à dresser le portrait de Fernand Gervais. Son visage, ses mains. Tout ce qu'il n'avait pas vu au fond. Mais, à nouveau, il repoussa l'idée. Tant mieux si Lambert Grenier avait une piste. Les grandes gueules du square Victoria auraient le privilège d'inaugurer les nouvelles salles d'interrogatoire de la rue Saint-Urbain. Et si c'était eux, les meurtriers, tant mieux ! L'affaire serait réglée en moins de deux. Sans savoir pourquoi, le policier repensa à sa visite chez le notaire Fillion. L'homme, habituellement éteint, avait affiché une exubérance étonnante en l'accueillant dans son bureau, après avoir reporté leur rendez-vous au moins quatre fois.

— Vous n'en croirez pas vos yeux, Jérôme ! Vous n'en croirez tout simplement pas vos yeux !

Pourquoi revoyait-il cette image-là, maintenant ? Pourquoi à ce moment précis ? Parce qu'il sortait d'une banque où il avait vu un homme à moitié déchiqueté,

sans doute pour une affaire d'argent ? Quoi d'autre ? Tout s'entremêlait dans son esprit. Les réponses données par P.J. Pullman et Louis-Dominique Gignac, Lambert Grenier pointant le doigt vers le square Victoria, le notaire Fillion déclarant d'une voix plus aiguë que jamais :

— C'est un million de plus que ce qu'il y a déjà ! Vous êtes riche, Jérôme ! Il va falloir mettre sur pied un plan de gestion et, surtout, une stratégie pour éviter l'impact fiscal.

Lorsqu'il avait entendu ces mots, Jérôme s'était raidi. L'impact fiscal ! De quoi parlait le notaire, au juste ? L'enquêteur avait déjà des tas de soucis dans la vie, entre autres couvrir Gabriel Lefebvre, celui qu'il considérait comme son fils pour une bêtise qu'il avait faite et qui aurait pu l'envoyer en prison. L'impact fiscal, c'était superflou !

— Vous allez remettre ces actions dans leur enveloppe, retourner à la banque et les déposer dans le coffre et de sûreté, avait-il ordonné au notaire. Je suis peut-être riche, mais je ne veux pas le savoir. J'ai besoin de réfléchir.

Et, au grand dam du notaire, les actions de General Motors étaient retournées dans le coffre. Les connaissances limitées de Jérôme en matière de finances le laissaient dépourvu devant cette soudaine richesse. Déjà qu'il avait cet obstacle à surmonter, voilà qu'un colis piégé sautait au visage d'un vice-président dans une banque qui ne ressemblait en rien à celles qu'il connaissait. Jérôme avait toujours tourné le dos aux chiffres, mais ceux-ci semblaient tout à coup se liguer contre lui pour prendre leur revanche. Une attaque coordonnée de l'intérieur et de l'extérieur. Il tendit la main gauche et appuya sur le bouton du vieil interphone.

— Martine ! Pouvez-vous m'apporter l'ordinateur portable de Blanchet ?

— Bien sûr! répondit-elle.

Le regard de l'enquêteur s'attarda sur le bouton de l'appareil vétuste. Il le poussa à répétition, comme si cela l'amusaient. Dans son nouveau bureau, rue Saint-Urbain, il communiquerait avec Martine grâce à son ordinateur ou à son nouveau téléphone, une autre prothèse en plus de son bras artificiel pensa-t-il, qui l'éloignerait encore un peu des rapports humains. Les vrais. Glissant la main dans la poche intérieure de son veston, il attrapa le module relié à son oreillette et le déposa sur la table. Son ancien téléphone était dans le tiroir. Il le prit, le regarda avec nostalgie et appuya une fois de plus sur le bouton de l'interphone.

— Martine, j'ai du mal à m'habituer au nouveau téléphone. Je n'aime pas ce truc dans l'oreille. Je vais reprendre l'ancien pour quelques jours.

Elle ne répondit pas. Était-il réfractaire au changement? Ou était-ce tout simplement parce que avoir à la fois un nouveau bras et un nouveau téléphone lui demandait un effort d'adaptation trop grand? La vérité se situait quelque part entre les deux. Il en était de même pour l'attentat de la UFBC Exchange. Il ne pouvait se soustraire à l'enquête sur l'assassinat de Fernand Gervais, pas plus qu'il ne pouvait écarter Lambert Grenier de l'affaire. Sans être capable de l'expliquer, il soupçonnait l'existence d'une zone grise dans l'attentat de la rue Saint-Jacques. C'est de ce côté qu'il s'emploierait à faire la lumière.

Jérôme Marceau enquête sur la mort violente de Fernand Gervais, vice-président aux finances d'une banque internationale, soufflé par l'explosion d'un colis piégé qui lui a désintégré la tête et pulvérisé les mains. Déjà, des coupables sont en vue. Les manifestants du mouvement Occupy Wall Street, dont certains squattent encore le quartier, auraient proféré des menaces à l'endroit de l'UFBC Exchange. Jérôme autorise une rafle chez les militants, sans trop croire à cette hypothèse. L'homme à la tête déchiquetée, soupçonne-t-il, ne serait pas Fernand Gervais. Le vrai, bien vivant, se trouverait quelque part dans les îles Vierges. Jérôme se lance à sa recherche, se doutant qu'il a affaire à un important réseau de blanchiment d'argent. Cette fois cependant, il regrettera d'avoir été aussi opiniâtre.



Auteur de renom, Jacques Savoie signe avec *Un voyou exemplaire* son douzième roman. Après *Cinq secondes*, *Une mort honorable* et *Le Fils emprunté*, voici le quatrième volet de la série policière intitulée *Une enquête de Jérôme Marceau*. Scénariste primé, on lui doit *Les Portes tournantes* et *Pour toujours*, les *Canadiens*, ainsi que les séries *Les Orphelins de Duplessis*, *Les Lavigueur*, *la vraie histoire*, *Bombardier* et *Ces enfants d'ailleurs II*.